L'Abeille de la Nouvelle-Orléans.

BUREAUX, No. 70, RUE DU CHARTRES.

NOUVELLE-ORLEANS,

DIMANCHE MATIN, 13 JUILLET.

UNE CHRONIQUE DE LA NOUVELLE-ORLÉANS.

L'ANCIEN CARRÉ DE LA VILLE.

La Nouvelle-Orléans a été, pendant bien des années, comprise entre les limites que l'on est convenu d'appeler communément l'ancien carré de la ville, c'est-à-dire depuis la rue du Canal en haut jusqu'à la rue d'Esplanade en bas. A ces deux extrémités, il y avait, au commencement de la fondation de notre métropole, deux petites portes ou barrières en bois, traversant, sur un point également en pleux, le fossé d'écoulement qui entourait l'enceinte de la ville, et qui était de plus garni de pieux de bois de cyprès debout, comme le seul de nos jours presque tous les jardins et terrains dans les environs de la ville.

Le porte-d'en haut s'appelait, porte de Tchoupitoulas, parce que par cette direction on se dirigeait le long du fleuve, vers la pointe Macarty, aujourd'hui Carrollton, où était trouvé une petite peuplade indienne de ce nom; la porte d'en bas se nommait la porte de France, vu que c'était par le bas du fleuve que remontaient les navires qui mettaient la Colonie en communication avec la mère patrie. Par cette dernière porte on se rendait également vers quelques établissements érigés dans le bois et en train, par des éclaircies, de rendre cultivables les terres faisant face au fleuve.

Les plus proches voisins, en fait d'Indiens, était une petite peuplade nommée les Ouoches, établie de l'autre bord du fleuve, près du Détour des Anglais. Tous les travailleurs employés à ces ouvrages de défrichement et d'établissement, soit en ville soit à la campagne proprement dite, où dans les forêts, étaient de la race blanche, européens et canadiens; très peu de Nègres ou Indiens y prêtaient la main, quoique on les employât quelquefois comme simples manœuvres; quant aux noirs, leurs prix aux colonies françaises était déjà si élevé, que les colons de la Louisiane commençant, sans d'autres moyens que leurs bras, n'étaient pas à même dans ces premiers temps d'en faire l'acquisition.

Plus tard et aussitôt que les premiers travaux d'établissements furent assez avancés pour assurer les travaux réguliers du champ, la colonie fut pourvue par la compagnie d'un nombre considérable de travailleurs noirs, qui aidaient, après un apprentissage souvent très long, les habitants dans leur besogne journalière. Ainsi, il fant bien se pénétrer de cette vérité que notre ville a été fondée par la race blanche, et que tous les travaux champêtres ont été longtemps conduits, en grande partie par cette même race.

Toutes les constructions, au commencement, étaient en bois, de bois de cyprès qui est d'une extrême durée dans notre climat qui change si subitement du froid au chaud, et de l'humidité au sec; aussi peut-on observer de nos jours quelques anciennes maisons, construites avec ce matériel et qui datent de plus de cent ans, en parfaite condition; ce que l'on ne peut pas dire des édifices en maçonnerie de la même époque.

Les premiers Colons, établis sur l'île Dauphine et à Biloxi en 1700, n'étaient déjà fait de la chaux avec les petites coquilles, qui garnissent nos bancs de sable, le long de nos lacs et bayous; le même moyen fut employé aux bords de notre fleuve pour le liment nécessaire aux cheminées, et les briques furent faites avec ce limon gras qui forment les berges de notre fleuve. Quant aux serrures et fermetures de ces premières demeures, très longtemps on s'est servi du bois pour cet objet; et un écrivain voyageur, en 1802, mentionne cette coutume à la campagne jusqu'à cette époque.

Pour ce qui était des édifices du gouvernement, établis plus tard, dont tous ont pleuré d'abord soumis à l'approbation du ministre de la marine à Versailles, qui avait l'administration des colonies comme une de ses attributions, les maçonnaux en fer ou métal, que les ouvriers ne purent confectionner sur place, furent tirés des magasins du roi ou de la compagnie.

C'est ainsi que dans les premières années de la Nouvelle-Orléans, c'est-à-dire, depuis 1718 à 1725 il y avait une activité extraordinaire pour l'achèvement des batiments, tant à l'usage du gouvernement qu'à celui des particuliers; et il n'est pas étonnant que dans ce court espace de temps, plusieurs marchands et détaillants de la colonie, aient tellement prospéré dans leur commerce, qu'ils abandonnèrent à leur retourner chez eux, c'est-à-dire en France, dans la belle patrie, pour y jouir de leur fortune accumulée.

Le gouverneur Bienville, qui ne trouvait guère à propos que les gens qui s'étaient enrichis si vite voulussent également vite quitter la Colonie, se fit d'abord autoriser par ce gouvernement en France à accorder la permission nécessaire à ces français empressés de revoir leur pays chéri, abandonnant leurs compatriotes dans les années de détresse, qui devaient sûrement suivre les années d'abondance.

Cependant ce même système a toujours continué, de quitter les lieux où on a fait sa fortune, pour aller vivre ailleurs des fruits de ses labeurs, quoique on ne puisse que louer ce trait de ce caractère d'égoïsme mercantile, cherchant le meilleur marché, même hors des lieux où on a trouvé aide et assistance pour faire sa pelotte. Z.

LES CAUSES DU CÉLIBAT. — Nous lisons dans le *Figaro*:

Nous avons pas cru devoir jeter au panier la lettre qui suit:

Monsieur,

Vous signez quotidiennement les abus commis au détriment du plus beau de vos fournisseurs, par les cuisinières, etc.

C'est très bien.

Mais pourquoi ne dites-vous pas un traître mot du gigantesque abus qui résulte de la coquetterie féminine?

C'est l'abus le plus déplorable qui soit, parce qu'il développe dans les proportions inouïes le célibat, c'est-à-dire la plus grande plaie sociale dont une nation puisse être affligée.

Comment, en effet, un homme se décidera-t-il aujourd'hui à prendre femme, puisqu'il lui est impossible de voir sa femme sous son propre visage? Si c'est une brune qu'une blonde, une rousse qu'une chataine, une grande qu'une petite, une grasse qu'une maigre, une jeune qu'une vieille?

Il est certain que la plus chère occupation de nos Parisiennes est de se déguiser le mieux possible au moyen du rouge, du pinceau, de l'estompe, du pinceau, du carmin, du blanc de céruse, du bleu de Prusse et de toute sorte de postiche.

—Mieux vaut, direz-vous, une beauté artificielle qu'une laideur réelle.

C'est bon pour la galerie, dans les salons, au théâtre, aux promenades, etc., mais pour le mariage, il ne peut y avoir là qu'une source de déceptions—Les hommes se méfient, et ils font bien.

Le parlement anglais, rendit, il y a une centaine d'années une ordonnance toujours aujourd'hui, je pense, en désuétude, et qui portait cette sanction:

"Quiconque attirera dans les liens du mariage aucun sujet mâle de sa majesté au moyen du *rouge* ou du *blanc*, de parfums, d'essences, de dents *artificielles*, de *faux cheveux*, de coton espagnol, de corsets en fer, de corceaux, de *souliers à hauts talons* ou de *fausses hanches*, sera poursuivi pour sorcellerie, et le mariage sera déclaré nul et non avenu."

(C'était là, monsieur, une excellente mesure, et la preuve en fut que le chiffre des mariages haussa bientôt dans tout le Royaume-Uni.

Si l'on décidait aujourd'hui quelque chose de semblable chez nous, ce serait le meilleur moyen de préparer "la revanche."

Un économiste.

Le mal signalé par notre correspondant existe certainement, mais nous ne croyons pas que son remède soit applicable.

Nous n'en recommandons pas moins sa lettre à l'attention non de celles de nos grandes dames qui gouvernent la mode, et qui peuvent, seules, si elles le veulent, imprimer un mouvement de retour vers la sincérité.

—La *copie* de Janin restera une des plus célèbres parmi les gauchemars des typographes. Ce n'est pas qu'elle soit précisément griffonnée. Les caractères en sont formés avec un certain soin, mais ils n'appartiennent à aucun alphabet connu, et ils ont dû être inventés exprès par l'écrivain.

Au *Journal des Débats*, il n'y avait que deux compositeurs capables de traduire ces hiéroglyphes en prose imprimée. Lorsque par hazard Janin collaborait à une autre publication, il dictait à Mme Janin qui a une très jolie écriture anglaise, accessible au commun des mortels.

Il avait grand plaisir à se relire dans cette écriture-là, et il disait, non sans orgueil:

—Bonne copie! bonne maison!

Encore à propos de son écriture.

Il écrit, un jour, une lettre à un de nos confrères. Celui-ci finit par soupçonner, que cette lettre dût être de J. Janin.

Il prend aussitôt une voiture et se rend à Passy.

—Ah! c'est vous, lui dit l'auteur de Barnave, vous avez lu ma lettre?

—Pardon, répond notre ami, je l'ai reçue, seulement: et je viens vous prier de me la lire.

A quoi Janin répondit avec bonhomie:

—Je vais essayer!

—D'après l'*Echo*, de Londres, des Américains viennent de fonder un journal intitulé: *Wife of Ararat* au pied même de cette montagne. Cet organe éventuelle de la presse compte déjà nombre d'abonnés dans les populations environnantes, et des correspondants qui lui fournissent des informations locales intéressantes. C'est ainsi que ce journal raconte quelle est, dans l'opinion des indigènes, la cause des tremblements de terre: le globe, suivant eux, repose sur les dos d'un taureau énorme qui secoue sa tête lorsque les moucherons le tourmentent, et produit ces convulsions. On comprend qu'avec de pareils lecteurs, il soit aisé de se passer quelquefois des demandes trop fréquentes de vérification de dates et personnes, et qu'il n'y a guère que d'être pourvoyeur pour la publication de fausses nouvelles.

FEUILLETON

LE CRIME DU CAPITAINE.

ROMAN

PAR M. LOUIS REYNAUD.

DEUXIEME PARTIE.

XVII

Toute elle porte brusquement la main à son sein, et se renversant en arrière, elle crie:

—Oh! la corde! la corde!

La crise se déclar il fit Alexis qui la reçut dans ses bras.

Renée voulut s'élancer.

—Restez ici, mademoiselle, reprit le médecin. Avec l'aide de votre gouvernante, je vais la conduire dans sa chambre. Nous la soignerons, et le sommeil viendra lui apporter l'apaisement.

Lisbeth le comprit, et tous deux entraînèrent Mme Sophie, qui se débattait entre leurs bras.

Quel est ce mystère? demanda Jabin. Mme Sophie, que l'on croyait morte, retrouvée par le pouvoir du prince Bedleben. Il faudra bien que la vérité se fasse. Je savais bien qu'un jour elle se découvrirait que nous connaîtrions le nom de l'homme qui dérobe la fortune de votre père et tenta d'assassiner sa dupée. Cet homme c'est le prince de Bedleben, j'en suis sûr. Il n'est plus à redouter, maintenant, car nous voilà sur la trace de son crime.

Renée tremblait en entendant ce langage. Elle ne pouvait se faire illusion. Si l'on allait demander des explications à Bedleben, il dévoilerait toutes les circonstances du crime et la part que M. de Brucourt avait prise. Il fallait à tout prix empêcher qu'un semblable fait se produisît.

Caubien était douloureuse et cruelle la situation de Renée! Elle aimait vraiment l'homme qui avait tant à se plaindre de son père. Elle n'ignorait rien du forfait de ce dernier. Elle voyait Daniel désireux de connaître le nom de l'assassin et de le découvrir. Elle avait à préserver son bonheur menacé et l'honneur de son père en péril. Aussi que de transes quand elle entendit Jabin, qui voulait approfondir la vérité:

—Ah! laissons là tout le passé, dit-elle en tressaillant. Pourquoi ranimer ces pénibles souvenirs! Que les morts demeurent en repos, et ne cherchons une réparation douce à leurs cendres qu'en consolant dans une douce sérénité leur mémoire.

—Quoi? mademoiselle, s'écria Jabin, vous voudriez que M. Daniel renonçât à venger son père?

—Je veux qu'il songe à me rendre heureuse. J'ai tant souffert et j'ai tant besoin d'être aimée.

Jabin ne semblait pas convaincu.

—Eh! quoi, fit-elle, à peine échappée aux tempêtes, voudriez-vous nous y exposer de nouveau? La paix! la paix! je la demande à Daniel comme cadeau de noces. Vous ne songez pas à vous venger de cet homme, n'est-ce pas, Daniel?

Et la voyant prouvée, répondit Daniel. Et, sérieusement à Jabin: Elle a raison, voisin. D'ailleurs, quand on est heureux, songe-t-on à châtier ceux qui vous font souffrir!

Jabin était ébranlé.

—Cependant, dit-il, si vous aviez à vous défendre contre cet homme! S'il cherchait...

—Qu'importe! répondit Daniel, en montrant les six convives mêlés.

—Laissons-les ici, reprit la blonde. Il aurait le temps de se venger tout vu.

—On nous ne les reprendrons pas, s'écria sa voisine. Ils dorment déjà.

D'un commun accord, les quatre femmes se levèrent. Elle n'avaient ni moins mangé ni moins bu que les autres. Mais, comme le répétait sans cesse l'une d'elles, elles étaient étonnées, d'un fer semblant.

Daniel sortit, Renée voulut l'accompagner jusqu'à la grille qui séparait le jardin de l'avenue de l'Impératrice. La nuit était complète et l'avenue était déserte. Cette obscurité, cette solitude impressionnaient désagréablement Renée.

—Ne sortez pas seul, je vous en prie, dit-elle à Daniel qui se préparait à s'en aller à pied.

—Cinq heures! s'écria celui-ci.

—Ce n'est pas très pareil. Mais, j'ai le cœur plein de pressentiments. Je ma figure que le prince Bedleben est homme à vous tendre un guet-apens. Prenez Jabin de vous accompagner. Vous rentrerez avec lui.

—Qu'il coûte ne tienne, dit Daniel en souriant.

Jabin fut appelé, et cinq minutes plus tard les deux hommes s'éloignaient de compagnie, en prétextant de revenir promptement. Mais ce dernier leur apparut vous la mains. En effet, elle vit dans une salle basse blême éclairée, que Lisbeth essayait de distraire. Elle passa sans s'arrêter et gagna sa chambre située à l'étage supérieur. Elle poussa la porte, et pénétra dans elle.

Soudain, avant qu'elle ne fût retournée, elle entendit la porte se fermer derrière elle et ne put retenir un gémissement d'horreur. Bedleben était là, dans sa chambre, debout, appuyé contre la porte, cachant un poignard d'une main, un poignard de l'autre, avec lequel il menaçait la pauvre fille épouvantée.

XVIII

On n'a pas perdu le souvenir des circonstances dans lesquelles Renée avait été enlevée par Daniel et Jabin, avec le concours d'Alexis. Je ne dirai rien du crime odieux du prince Bedleben. Au moment où avait lieu cet événement, le prince se trouvait en voyage accompagné dans l'un des salons du navire Atlantic, où les restes d'un fils et d'un ouvrier reposaient encore sur la table, autour de laquelle les survivres étaient assis. Le directeur était le résultat d'un pari perdu par le prince. Afin de le rendre plus net, il y avait convié le fils Bedleben, le jeune gentilhomme de mauvaisemoeurs, et quelques cinq, plus quatre femmes choisies parmi les plus belles et les plus réputées de celles qui font commerce de leur beauté aux dépens de leur réputation.

On n'avait guère dépassé d'esprit dans ce cercle intime. Les femmes avaient dit entre elles du mal de leurs amies et des hommes auxquels elles avaient prodigué leurs faveurs, tant mêmes du cynisme et poussé jusqu'à nos limites extrêmes le débordement et la débauche. Les spectacles donné par elles aux libertins convient par le prince avait en pour résultat, le vin et la bonne chère aidant, de plonger ceux-ci dans une hébétude lourde, mêlée, avant-courrière de l'ivresse. Le prince, qui, en compatriote de Pierre le Grand, ne avait pas résister à l'influence des vins fins et des liqueurs capiteuses, commençait à divaguer. Les bougies se consumaient lentement dans les bobèches de cristal. L'heure avait sonné qui, dans les repas de cette sorte, précède l'aurore. Il était dix heures.

—Allons-nous finir notre soirée ici? demanda soudain l'une des femmes, aux cheveux blonds de la paix blanches, qui depuis le commencement du repas ne cessait décocher le prince de ses regards provocants.

—Où aller? demanda un voisine.

—Nous écarter un moment aux Bouffes ou au Palais-Royal; ces messieurs deviennent lugubres.

Tous, en effet, étaient à cette période où la langue épaisse refuse son service.

—Le moyen d'aller au théâtre avec des hommes dans cet état? répliqua une petite brune, couverte de diamants, en montrant les six convives mêlés.

—Laissons-les ici, reprit la blonde. Ils auront le temps de cuver leur vin